

Désordinateurs : "Notre 'Whole Earth'"

✘ Avec l'aimable autorisation d'*AlterEcoPlus*, nous reproduisons ici la chronique mensuelle de Daniel Kaplan, "Désordinateurs". Cet article constitue la *sixième livraison*, datée de mai 2015.

Paris, 19 avril. Le rez-de-chaussée du Tank, ce nouvel espace de *coworking* qui « fédère les esprits créatifs du numérique », est bondé. Debout, assise, accroupie, l'assistance découvre et commente « *Transitions, 5^e édition de notre cycle annuel de prospective* ». Question centrale de cette année : « Est-il possible d'intervenir sur la transformation des grands systèmes, de les orienter, d'en devenir acteurs plutôt que de les subir ? »

Il fait trop chaud au Tank. D'ailleurs, le mois de mars aurait été le plus chaud pour la planète depuis que l'on mesure les températures. Dans huit mois s'ouvrira à Paris la 21^e Conférence des Nations unies sur le changement climatique. Personne n'en attend grand-chose. Les vingt conférences précédentes n'ont pas non plus engagé la transition écologique. Pourtant, l'assistance présente ce 19 avril n'a pas baissé les bras. Les jeunes créatifs du Tank, qui (lorsque nous n'occupons pas tout leur espace) accrochent leur *fixie1* au fond de la salle principale, veulent changer le monde avec des objets communicants, des plateformes collaboratives, des *repair cafés* et des jardins partagés. Les technologues veulent rendre nos villes et nos réseaux *smart* pour en chasser l'inefficacité. Les industriels affirment s'appêter à ne plus vendre que du service. Les institutions publiques, notamment locales, disent économie circulaire, frugalité, énergies renouvelables, résilience. Malgré tout cela, c'est le scénario le plus chaud du Giec qui semble se réaliser année après année.

Transition écologique et numérique

Du récit de la transition écologique, on connaît le début (pourquoi elle est devenue indispensable) et la fin souhaitée (un monde dans lequel il fait toujours bon vivre ensemble), mais pas le milieu : nous ne parvenons pas à proposer un chemin crédible et désirable, que les gens, citoyens, entreprises, gouvernants, auraient envie de suivre. En revanche, au récit de la transition numérique, il manque la fin : la transformation se raconte aisément jour après jour, c'est notre aventure contemporaine avec ses joies, ses peines et ses illusions, mais bien malin celui qui sait à quoi ressemblera au final notre société numérique.

L'écologie pourrait fournir la finalité qui manque à la transformation numérique et le numérique un chemin praticable et « *fun* » vers la transition écologique. Mais ça ne se passe pas comme ça. Les pros du numérique sont souvent sensibles au défi climatique mais continuent de penser, contre toute évidence, qu'une croissance riche en numérique est naturellement, par essence, plus durable. Les spécialistes de l'écologie ont beau jeu de pointer leurs contradictions et les considèrent au fond avec méfiance : tout ça, c'est croissance et compagnie.

La "terre entière" en catalogue

Il n'en a pas toujours été ainsi. Dans *Aux sources de l'utopie numérique* (C&F Editions, 2012), Fred Turner décrit le lien qui, jusqu'au milieu des années 1970, unissait la « contreculture » américaine et la technologie, cybernétique notamment. Il n'en masque pas l'ambiguïté : ce lien – qu'incarne par exemple le *Whole Earth Catalog*, ce rassemblement foutraque d'idées, de références bibliographiques et de produits destinés aux citadins qui tentaient le retour à la nature et la vie en communauté – a permis à une partie de la jeunesse de délaisser le combat politique au profit d'une transformation personnelle, communautaire, puis entrepreneuriale. Aujourd'hui, nous savons (me semble-t-il) que les deux transformations doivent aller de pair. La réponse au changement climatique sera politique, oui, mais elle devra aussi s'appuyer sur les aspirations, les désirs et la futilité des humains réels. La technique et l'entrepreneuriat symbolisent notre mode de développement insoutenable, oui, mais sans eux, 9 milliards d'humains ne vivront pas sur la même planète une vie digne d'être vécue.

Couverture du Whole Earth Catalog



Reconnecter engagement personnel et mobilisation collective

La couverture du *Whole Earth Catalog* se résumait à un titre, un sous-titre (« Accès aux outils ») et une photo, celle de la Terre vue depuis l'espace. Quelques années auparavant, son initiateur, Steward Brand, avait mené campagne pour que la Nasa prenne et publie de telles photos. Il pensait qu'en voyant ainsi leur planète, mais aussi l'immensité qui l'entoure, les humains prendraient conscience de leur destin commun, que cela les transformerait et, avec eux, leur société. Il avait tort : ça ne suffisait pas. Il avait raison : il faut reconnecter politique et désir, fantaisie et raison, engagement personnel et mobilisation collective. Quarante-sept ans après la première édition (1968), que serait notre *Whole Earth* à nous ?